

un monastère. » C'était celui de Saint-Bertin, près de Saint-Omer. Il y mourut trois ans après.

La fin de cette première dynastie de nos rois n'excita pas un regret et ne laissa pas un souvenir. Ce fut à peine si les contemporains s'en aperçurent.

Pépin, surnommé le Bref à cause de sa courte taille qui n'était rien à sa force, s'il faut en croire la douteuse anecdote qui le montre abattant d'un seul coup la tête d'un lion que personne n'osait affronter, fit d'abord deux expéditions contre les Saxons qu'il rendit tributaires; puis il alla en Italie soutenir, contre les Lombards, le pape Étienne II qui était venu, en 753, implorer sa protection, lui apporter le titre de patrice de Rome et le sacrer. Il marcha deux fois contre le roi Astolphe et le força à livrer Ravenne avec tout l'exarchat, qu'il céda au successeur de saint Pierre; cette donation fut l'origine de la puissance temporelle des papes (756).

Pépin prit ensuite Narbonne aux Arabes en 759 et dévasta méthodiquement pendant plusieurs années l'Aquitaine, dont le duc mérovingien Waïfre, fils d'Hunald, avait pillé les biens du clergé. Waïfre combattit héroïquement en reculant toujours; on n'en eut raison qu'en l'assassinant (768). Avec lui tomba l'indépendance de l'Aquitaine. Pépin mourut à Paris, au retour, la même année, laissant deux fils, Carloman, qui ne lui survécut que trois ans, et Charles, surnommé le Grand, ou Charlemagne, qui se fit décerner par les leudes de son frère; au détriment de ses neveux, les possessions de Carloman.

#### XXIV.

RÉUNION ET TENTATIVE D'ORGANISATION DE TOUT LE MONDE GERMANIQUE PAR CHARLEMAGNE. — SES GUERRES, SON GOUVERNEMENT. — ÉTENDUE ET DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE SON EMPIRE. — PREMIER RÉVEIL LITTÉRAIRE (768-814).

Il faut faire deux parts du règne de Charlemagne (768-814) : les conquêtes et l'administration. Commençons par les conquêtes. Après s'être fait donner par les leudes le patrimoine de ses neveux, à la mort de son frère Carloman, en 771, Charlemagne fit la guerre au roi des Lombards, Didier, successeur d'Astolphe, qu'il avait insulté en répudiant sa fille et qui, en retour, avait donné asile à Hunald d'Aquitaine et aux fils de Carloman. Didier ayant voulu faire sacrer rois ces enfants par le pape Adrien, celui-ci s'y refusa et appela à son secours le roi des Francs. Charlemagne passa les Alpes, et tandis que

son armée tenait Didier assiégé dans Pavie, alla à Rome se faire nommer patrice et confirmer la donation de Pépin. Didier, contraint de se rendre avec ses enfants, fut enfermé dans un monastère, et Charles prit le titre de roi d'Italie (774).

Il fit ensuite aux Saxons une guerre qui dura trente-trois ans, et dont la religion fut le prétexte. Les Saxons ayant brûlé l'église de Deventer, Charles dévasta tout le pays par le fer et le feu, prit le château d'Ehresbourg et renversa l'idole Irminsul, patriotique souvenir d'Hermann, le libérateur de la Germanie contre les Romains. En 774, Charles était en Italie; les Saxons essayèrent de brûler l'église de Fritzlar; il accourut et commença une guerre d'extermination dont les principaux incidents furent la victoire de Buckholz, le massacre de quatre mille cinq cents Saxons, décapités à Verden, la translation d'une partie de ce peuple dans d'autres provinces et la conversion forcée des habitants. Le héros de la résistance fut Witikind, qui ne se soumit qu'en 785 et reçut le baptême à Attigny. La dernière révolte fut de l'an 803. Dès l'année 787, Charles avait promulgué pour l'organisation de la Saxe un capitulaire où la peine de mort se retrouve presque à chaque article.

Il fallut ensuite combattre les Avars et les Bavares, ligués contre lui avec les Grecs et le duc de Bénévent. Tassillon, duc de Bavière et gendre du roi Didier, enveloppé par trois armées, parut en suppliant devant Charles, fut condamné à mort par l'assemblée des Francs, et enfermé avec son fils dans un monastère; le duché de Bavière, divisé en comtés, fut administré par des comtes francs. Les Avars, arrivés trop tard au secours du Bavares, furent refoulés dans la Pannonie, en 788, et perdirent leur *ring* ou camp, où les Francs firent un grand butin. L'année suivante, 789, les Wiltzes, qui désolaient la Saxe, furent rendus tributaires, et une armée fut envoyée sur l'Eyder pour fermer aux Danois l'entrée de l'empire.

L'Aquitaine s'était révoltée à la mort de Pépin sous le vieil Hunald, qui était sorti de son monastère pour venger Waïfre; mais elle avait été promptement replacée sous le joug et érigée en royaume pour Louis, fils de Charles. La domination franque touchait aux Pyrénées; les armées de Charlemagne les franchirent par la Navarre, qui se soumit (778), et par le comté de Barcelone, qui fut enlevé aux Sarrasins (801). De ce côté, les Francs éprouvèrent cependant un désastre à leur première campagne, celui de Roncevaux, où des Basques surprirent leur arrière-garde. Roland, le neveu de Charlemagne, le fabuleux héros des poèmes chevaleresques, y fut tué (778). Une expédition dirigée sur la Corse, la Sardaigne et les Baléares, en chassa les Sarrasins (779). Six autres

expéditions des Francs au delà des Pyrénées furent conduites par les fils de Charles et eurent pour résultat la formation de la Marche d'Espagne ou comté de Barcelone, et de la Marche de Gascogne, qui fut plus tard le royaume de Navarre.

Toutes ces guerres étaient à peu près achevées en l'an 800. Charles se trouvait alors maître de la France, de l'Allemagne, des trois quarts de l'Italie et d'une partie de l'Espagne; il avait augmenté de plus d'un tiers l'étendue des pays que son père lui avait laissés. Les vastes possessions de Charlemagne n'étaient plus un royaume, mais un empire. Le pape Léon III le couronna à Rome empereur d'Occident (800). Les dernières années de Charlemagne ne furent guère troublées que par les apparitions des Northmans ou hommes du nord, qui, s'il en faut croire le moine de Saint-Gall, auraient de son vivant pénétré dans la Méditerranée et nécessité l'armement de plusieurs flottes à Boulogne, près de Gand, sur la Garonne et sur le Rhône.

Charlemagne divisa l'empire en royaumes, subdivisés en duchés, margraviats, comtés, vigueries, etc. Un certain nombre de comtés réunis formaient une *legation*, où chaque année des envoyés royaux (*missi dominici*), ordinairement un comte et un évêque, venaient recevoir les plaintes des sujets, tenir les assises et veiller à la bonne administration du pays, à l'exécution des lois. Ces lois ou *capitulaires* étaient présentées par Charlemagne et élaborées dans l'assemblée générale, qui réunissait deux fois chaque année, au printemps et à l'automne, les ducs, les évêques et les comtes, chacun de ceux-ci amenant ses douze échevins, ou, s'il n'en avait pas douze, complétant ce nombre « avec les meilleurs hommes de son comté. » Nous avons soixante-cinq capitulaires; ils comprennent onze cent cinquante et un articles. La diversité des affaires dont ils traitent prouve la sérieuse activité du prince, son ardent désir de mettre de l'ordre dans l'État. Son attention se portait sur toutes choses. En même temps qu'il présidait des conciles et discutait avec les évêques sur le culte des images ou l'hérésie de Félix d'Urgel, il réglait dans les plus petits détails l'administration de ses fermes, combattait l'usurpation des terres du domaine royal, la conversion des bénéfices en alleux, et tâchait d'éteindre la mendicité en obligeant chacun de ses fidèles à nourrir sur son bénéfice les mendiants qui s'y trouvaient. Des peines sévères réprimèrent le vol. Il multiplia les dispositions réglementaires pour les provinces, pour l'armée, affranchit l'Église de la juridiction royale, et fixa aux marchands le maximum auquel ils pouvaient vendre leurs denrées.

Pour civiliser la Saxe et la Pannonie, il y fonda des évêchés, qui donnèrent chacun naissance à une ville importante, commença un

canal entre le Rhin et le Danube, construisit un pont à Mayence, une basilique à Aix-la-Chapelle, deux palais à Nimègue et à Ingelheim, qu'il décora aux dépens du palais de Ravenne. Il releva nombre d'églises, exigea des prêtres qu'ils fussent non-seulement pieux, mais lettrés, et créa des écoles dans les évêchés, dans les monastères, jusque dans son palais, assistant lui-même aux leçons, récompensant les plus habiles, et disant aux fils des grands qui se laissaient devancer par les fils des pauvres de ne pas compter sur les services de leurs pères, et que l'État ne devait rien qu'à celui qui méritait par lui-même.

Charlemagne lui-même s'adonna aux lettres; il apprit le latin et le grec, et, passionné pour les arts libéraux, il comblait d'honneurs les hommes qui s'y distinguaient. Le diacre Pierre, vieillard natif de Pise, lui apprit la grammaire; Alcuin, diacre breton, Saxon d'origine, l'homme le plus savant de son temps, lui enseigna la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. Charles essaya même d'écrire, mais réussit peu dans cette étude commencée à un âge trop avancé. Toutes les nations soumises à son pouvoir eurent leurs coutumes écrites et consignées sur des registres. Il fit écrire de même les poèmes barbares et très-anciens qui chantaient les actions et les guerres des anciens rois, et commencer une grammaire de la langue nationale. Éginhard fut, avec Alcuin, l'homme le plus lettré, et un des plus remarquables de ce temps.

Les conquêtes et les travaux de Charlemagne étendirent au loin sa renommée. Egbert, roi des Anglo-Saxons de Sussex, Eardulf, roi du Northumberland, venaient à sa cour. Le roi des Asturies, celui d'Écosse s'appelaient, en lui écrivant, ses fidèles; le khalife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, rechercha son amitié et lui envoya en présents un éléphant, animal que les Francs n'avaient jamais vu, et une horloge sonnante; les empereurs de Constantinople firent un traité avec lui, suivant ce proverbe grec qui subsiste encore, dit Éginhard, « ayez le Franc pour ami, non pour voisin. » Il fut même sur le point d'épouser l'impératrice Irène. Il mourut le 28 janvier de l'année 814; la basilique d'Aix-la-Chapelle garde encore son tombeau et ses restes.

Tout le règne de Charlemagne se résume en un immense et glorieux effort pour fondre ensemble le monde barbare et ce qui survivait de la civilisation romaine; pour mettre un terme au chaos né de l'invasion, et organiser une société régulière où l'autorité du pape et celle de l'empereur étroitement unies, maintiendraient l'ordre dans l'Église comme dans l'État. L'œuvre ne dura pas, mais le nom du génie puissant, quoique rude encore, qui la tenta, est resté entouré d'une gloire immortelle.

Les conquêtes de Charlemagne avaient porté les limites du nouvel empire des Francs à l'est jusqu'à l'Elbe (conquête de la Saxe), à la Theiss et à la Bosna (conquête du pays des Avars et de l'Illyrie); au sud, jusqu'au Garigliano, en Italie (conquête du royaume des Lombards), et jusque vers les bouches de l'Ebre, en Espagne (conquête du comté de Barcelone). Au delà de ces frontières, se trouvaient des peuples tributaires placés dans une dépendance plus ou moins grande de l'empire, comme les Navarrais, le duc de Bénévent, les Bretons, la Bohême, les Abotrites, les Wiltzes; les Baléares, la Corse, et peut-être aussi la Sardaigne, étaient continuellement disputées aux Grecs et aux Sarrasins. Nous avons vu tous les peuples de l'empire franc soumis à une même division administrative en comtés et en légations (*missatica*), reproduisant assez généralement l'ancienne division territoriale en cités et en provinces; Charlemagne établit une autre division plus générale lorsqu'il constitua les royaumes d'Aquitaine et d'Italie en faveur de ses deux fils Louis et Pépin. Quelques provinces frontières portaient aussi le nom particulier de Marches (Marche orientale ou Autriche, Marches de Carinthie, d'Espagne, de Gascogne), et leurs gouverneurs le titre de margraves ou marquis.

Énumération des principales provinces composant l'empire carlovingien :

*Le royaume d'Italie*, villes principales : Pavie, Milan, Vérone, Trévise, Florence et Rome. L'Exarchat (Ravenne, Bologne, Imola, Faenza, Ferrare, Forlì, Césène) et la Pentapole (Ancône, Rimini, Pesaro, Fano et Sinigaglia) appartenaient au pape.

*Le royaume d'Aquitaine*, villes principales gouvernées par les comtes : au nord, Bourges et Poitiers; à l'ouest, Saintes, Angoulême, Bordeaux; au sud, Agen, Toulouse, Alby; à l'est, Rodez, Mende, le Puy, Clermont-Ferrand; au centre, Limoges, Périgueux, Cahors. Le duché de Gascogne (Jacca, capitale présumée), la Marche d'Espagne (Barcelone, Ampurias, Girone, et Urgel), et la Septimanie administrée par sept comtes francs (Agde, Narbonne, Carcassonne, Béziers, Maguelone, Nîmes, Lodève) dépendaient du royaume d'Aquitaine.

*Le royaume des Francs* comprenait les provinces dont Charlemagne s'était réservé l'administration directe. C'était : la *Neustrie*, villes principales : Reims, Paris, Soissons, Rouen, Orléans, Troyes; villas royales : Attigny, Kiersy, Compiègne, Verberie, Laon; arsenaux maritimes : Boulogne, Gand; la *Bourgogne*, villes principales : Arles, Vienne, Lyon, Genève; l'*Austrasie*, villes principales sur la rive gauche le long du Rhin : Spire, Worms, Mayence, Ingelheim, Coblenz, Nimègue; Metz et Trèves sur la Moselle; à la

droite du Rhin, Francfort et Wurtzbourg; villas royales : Aix-la-Chapelle, Héristal, Tribur, etc.; la *Saxe*, villes nouvelles : Lippspring, Paderborn, Herstell, Halle, Magdebourg, Hambourg; évêchés à Minden, Brême, Verden, Osnabruck, Munster, etc.; la *Thuringe*, avec la villa d'Ingolstadt; la *Bavière*, villes principales : Passau, Ratisbonne; l'*Alamannie*, villes : Augsbourg, Saint-Gall, Strasbourg.

## XXV.

FRAGILITÉ DE L'ŒUVRE DE CHARLEMAGNE. — FAIBLESSE DE LOUIS LE DÉBONNAIRE. — BATAILLE DE FONTANET. — DIVISION DE L'EMPIRE EN TROIS ROYAUMES PAR LE TRAITÉ DE VERDUN. — LA FRANCE PROPREMENT DITE EST LIMITÉE AU NORD-EST PAR LA MEUSE (814-843).

Charlemagne avait bien pu fonder un vaste empire; il était au-dessus de ses forces, malgré de constants efforts, de donner à ces peuples, différents d'origine, de langue et de coutumes, des intérêts et des sentiments communs, c'est-à-dire un même désir de rester unis dans une seule et grande famille politique. Aussi, quand l'autorité impériale tomba en des mains débiles, princes, grands et peuples, tous s'agitèrent, et comme symptômes de la dissolution prochaine, les guerres civiles et les partages se renouvelèrent presque chaque année. Après avoir essayé de l'empire, on essaya des royaumes; et le démembrement se poursuivant, toute société fut bientôt réduite aux proportions d'un fief.

Louis, surnommé le Débonnaire, avait la piété d'un moine et non d'un roi, et sa justice dégénérait aisément en faiblesse ou en cruauté. Il rendit d'abord la liberté et leurs biens à une foule d'hommes qui en avaient été dépouillés; restitua aux Frisons et aux Saxons le droit d'hériter qui leur avait été enlevé, laissa les Romains élire un pape sans son aveu, réforma sévèrement la cour où, sous Charlemagne vieillissant, des désordres s'étaient montrés, punit de mort des coupables et irrita ainsi beaucoup de monde, sans faire beaucoup de bien; puis, pour calmer le mécontentement, il prodigua les bénéfices, les donnant en concession perpétuelle, système qui, trop suivi par ses successeurs, les réduisit à la mendicité en aliénant les uniques revenus qu'ils tiraient de leurs domaines, puisque depuis deux siècles il n'y avait plus d'impôts publics. — A l'assemblée ou concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, on fit un règlement pour établir l'uniformité dans l'ordre monastique qui fut soumis universellement à la règle de Saint-Benoît, et l'empereur partagea ses États entre ses trois fils : Pépin eut

l'Aquitaine, Louis la Bavière, Lothaire l'Italie. Le dernier fut en outre associé à l'empire.

Ce partage lézait Bernard, fils de Pépin, que son aïeul Charlemagne avait fait roi d'Italie; il se révolta : mais voyant les puissants préparatifs que son oncle faisait contre lui, il vint se jeter à ses pieds et confesser sa faute. Son exemple fut suivi par tous les seigneurs de son royaume; une foule de clercs et de laïques avaient trempé dans ce crime : ceux que la tempête enveloppa furent les évêques de Milan, de Crémone et d'Orléans. L'empereur fit grâce à Bernard et à ses complices de la peine capitale qui devait les frapper selon la loi des Francs, mais leur fit arracher les yeux. Bernard mourut quelques jours après de ce supplice. Les évêques furent déposés et renfermés dans des monastères; pour le reste des coupables, ils furent ou bannis ou rasés.

La mort de Charlemagne avait été comme le signal d'une prise d'armes de toutes les nations tributaires ou ennemies. Les Slaves de l'Elbe avaient envahi la Saxe; les Avars de Pannonie s'étaient soulevés; les Bretons sortaient de leur presqu'île; les Vascons détruisirent une armée franque, et les Arabes d'Espagne envahirent la Septimanie, tandis que les Sarrasins ravageaient les côtes du sud, et les Northmans celles du nord et de l'ouest. Tous les coureurs d'aventures furent cependant, pour cette fois, repoussés, les rebelles remis sous le joug, et Louis sembla, pendant quelque temps, porter aussi dignement que son père le sceptre impérial.

Mais bientôt la désolante faiblesse du prince apparut à tous les yeux. L'an 822 il convoqua à Attigny une assemblée générale des évêques, abbés, ecclésiastiques et des grands de son royaume; là il fit une confession publique de ses fautes, et il se soumit à une pénitence « pour tout ce qu'il avait fait, tant envers son neveu Bernard qu'envers les autres. »

Cette dégradation de l'autorité impériale et le pouvoir exercé par l'impératrice Judith amenèrent la guerre civile. L'empereur avait eu, en 823, de cette seconde femme, un fils, nommé Charles. La mère voulut que cet enfant eût aussi son royaume, et le père, défaisant le partage de 817, lui donna l'Alamannie (la Souabe entre le Rhin et le Mein). Aussitôt Lothaire, Louis et Pépin, les aînés, ameutèrent les peuples, forcèrent la reine à prendre le voile, et enfermèrent leur père dans un couvent (830). Craignant l'ambition de Lothaire, leur frère aîné, le principal auteur de cette révolution, et qui voulait en profiter seul, Louis et Pépin convoquèrent à Nimègue l'assemblée des Francs orientaux qui souhaitaient le maintien de l'empire, et rendirent à leur père son autorité.

Louis ne sut pas mieux gouverner. Les intrigues recommencèrent. Il déposa Pépin et donna son royaume d'Aquitaine au fils de Judith; ses autres fils se réunirent encore et vinrent l'attaquer avec trois armées. Le pape était avec eux. Louis tomba encore en leur pouvoir et se soumit de nouveau à la dégradation d'une confession publique, à la suite de laquelle les évêques vinrent solennellement lui enlever son baudrier militaire et lui donner l'habit de pénitent (833). Mais l'humiliation de l'empire, dans la personne de l'empereur, rendit à Louis des partisans. Les trois frères ne purent pas d'ailleurs s'entendre mieux que la première fois. Louis et Pépin tirèrent leur père du monastère où Lothaire le retenait, et le vieux roi passa le reste de sa vie, jusqu'à sa dernière heure, à combattre tour à tour chacun de ses enfants (840).

La cause de tous ces troubles était, on l'a déjà dit, les partages que Louis avait faits de son vivant entre ses fils. Chacun de ceux-ci voulait un royaume, et chaque grande division de l'empire voulait un roi, pour former un État à part. En 817 il y avait eu une première division; d'autres encore en 830, 837 et 839. Les peuples, à la fin, lassés de ces révolutions perpétuelles, vinrent décider la question à la solennelle bataille de Fontanet, près d'Auxerre. Toutes les tribus de l'Allemagne, sous Louis le Germanique, et les Neustriens, les Aquitains, les Bourguignons et les Provençaux sous Charles le Chauve, combattirent dans les mêmes rangs pour renverser l'ordre politique établi par Charles Martel, Pépin et Charlemagne au profit des Francs austrasiens. Ceux-ci, c'est-à-dire presque toute la population franque établie entre la Seine et le Rhin, qui ne défendaient que leur propre cause en soutenant celle de l'empire qu'ils avaient fondé, furent secondés par les Italiens qui avaient adopté les nouveaux empereurs comme les légitimes héritiers de Marc Aurèle et de Trajan. Lothaire, le fils aîné de Louis le Débonnaire, était leur chef (841).

Lothaire fut vaincu après un grand massacre, mais la guerre continua. Louis et Charles se rencontrèrent à Strasbourg pour resserrer leur alliance contre Lothaire, et se jurèrent alliance devant leurs soldats, l'un en langue tudesque ou allemande, l'autre, en langue romane ou française. Ce serment de Strasbourg est le premier monument de notre langue formée de la combinaison, en quantités inégales, des trois idiomes celte, latin et allemand qui ont été parlés en Gaule, le latin primant de beaucoup les deux autres.

Cette alliance, qui montrait la ferme résolution où étaient Louis et Charles de briser l'empire, décida enfin Lothaire à traiter. Cent dix commissaires parcoururent toutes les provinces et en dressèrent le tableau, afin qu'on pût en faire un partage équitable. Il fut accompli

à Verdun (843). Les trois principaux peuples de l'empire, Germains, Gallo-Francis et Italiens, se séparèrent pour toujours, les premiers sous Louis, les seconds sous Charles, les troisièmes sous Lothaire. Le nom d'empereur, titre sans puissance, resta attaché à la possession de Rome et de l'Italie : seulement, pour rendre moins inégale la part de Lothaire, on lui abandonna une bande de territoire longue et étroite, qui alla de la Meuse au Rhin, de la Saône et du Rhône aux Alpes (Belgique, Lotharingie ou Lorraine, comté de Bourgogne, Dauphiné et Provence). Ce traité réduisait la Gaule d'un tiers et lui enlevait pour la première fois sa limite naturelle du Rhin et des Alpes : il pèse encore sur nous depuis mille ans. Les efforts de François I<sup>er</sup>, de Henri II, de Richelieu, de Louis XIV et de la révolution, n'ont pu le déchirer tout à fait. Nous n'avons repris encore que la Provence, le Dauphiné, la Lorraine et l'Alsace. Charles le Chauve, qui signa cette convention fatale, fut donc, à vrai dire, le premier roi de la France moderne, comme Louis le premier roi d'Allemagne; pour Lothaire, il continua le royaume d'Italie qui devait tant de fois encore s'éteindre et renaître. Le déchirement de l'empire carlovingien était accompli.

---

 XXVI.

FAIBLESSE DE CHARLES LE CHAUVÉ. — INVASION DES NORTHMANS PAR LE NORD ET L'OUEST, DES SARRASINS PAR LA PROVENCE ET PAR LES ALPES, ET BIENTÔT DES HONGROIS PAR L'EST. — NOUVEAU DÉMEMBRÉMENT DE L'ÉTAT ET DU POUVOIR. — RECONNAISSANCE DÉFINITIVE DE L'HÉRÉDITÉ DES BÉNÉFICES ET DES OFFICES ROYAUX. — INUTILITÉ DES TENTATIVES FAITES POUR RECONSTITUER L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE. — IRRÉVOCABLE DIVISION EN PLUSIEURS ÉTATS (843-888).

La France n'a plus l'étendue de la Gaule, le traité de Verdun l'a rejetée derrière l'Escaut et la Meuse, derrière la Saône et le Rhône. Dans ces limites étroites, elle renferme des populations qui n'ont point encore été mêlées, qui parlent des langues différentes et qui voudraient vivre à l'écart. L'empire de Charlemagne s'est brisé en trois royaumes, la France va se briser en principautés féodales, dont quelques-unes aspireront même à jouer le rôle d'États complètement indépendants.

Charles le Chauve régna depuis le traité de Verdun trente-quatre années, qui ne furent qu'une lutte sans relâche pour arrêter, après le démembrement de l'empire, celui du royaume. D'abord son neveu Pépin II lui disputa l'Aquitaine, et quand il l'eut chassé de ce pays, il

se trouva en face des comtes de Poitiers, de Toulouse et de Barcelone qu'il fut obligé de laisser à peu près indépendants, ainsi que Nomenoé, duc de Bretagne, qui prit le titre de roi (848).

Les pirates Northmans accrurent encore le désordre général. Chassés des stériles régions de la Scandinavie, de la Scandinavie, qui ne pouvaient nourrir leurs enfants trop nombreux, ils se livraient à la piraterie, conduits par leurs Konungs ou rois de mer, menant une vie rude et grossière, et méprisant la mort dans les combats, persuadés que des jouissances sans nombre attendaient les braves dans les salles du Walhalla, le palais d'Odin.

Charlemagne avait vu de loin ces terribles envahisseurs : sous Louis le Débonnaire, leurs ravages s'étendirent ; à partir de 843, on les voit arriver chaque année, remontant par l'Escaut, la Somme, la Seine, la Loire et la Gironde, jusque dans l'intérieur du pays, prenant et pillant nombre de villes, même des plus importantes, comme Orléans et Paris, dévastant tout du Rhin à l'Adour, et de l'Océan aux Cévennes et aux Vosges, s'établissant à demeure dans les îles d'Oyssel, de Noirmoutiers, de Bière, où ils apportaient leur butin, pour aller de là à des expéditions nouvelles.

A ces invasions, la race franque, usée par les conquêtes de Charlemagne, et démoralisée par les dissensions de ses successeurs n'opposait plus de résistance. Ce n'est pas que les barbares fussent bien nombreux ; c'est que les ressources du roi diminuaient tous les jours, chaque seigneur oubliant l'État et le prince pour vivre indépendant sur sa terre. L'édit de Mersen, en 847, avait permis à tout homme libre de se choisir un seigneur, et à tout vassal du roi de ne le suivre à la guerre que contre un ennemi étranger. Aussi incapable de se faire obéir des grands que de protéger les petits, abandonné de ses vassaux, Charles essaya de renvoyer les barbares en leur donnant de l'or : il les attira. Le plus redoutable d'entre eux, Hastings, ravagea les bords de la Loire de 845 à 850, saccagea Bordeaux, Saintes, tourna l'Espagne, et arriva aux côtes d'Italie où il pillait Luna qu'il prit pour Rome.

Quelques mois après, il reparaisait aux bouches de la Loire. Charles le Chauve avait essayé d'organiser la résistance, en réunissant, sous le commandement de Robert le Fort, ancêtre des Capétiens, tous les pays entre la Loire et la Seine pour opposer une résistance plus efficace aux Bretons et aux Northmans. Robert vainquit deux fois les Bretons, battit les Northmans qui pillaient Meaux, mais périt avec le duc d'Aquitaine dans une rencontre qui eut lieu à Brissart, en 866, avec Hastings. Le pirate vainqueur remonta toute la Loire, et pénétra jusqu'à Clermont-Ferrand. Plus tard, Louis et

Carloman n'en débarrassèrent la France qu'en lui donnant le comté de Chartres (882). Encore l'abandonna-t-il, à près de soixante et dix ans pour se remettre à courir les aventures.

Pendant que les Northmans inquiétaient le nord et l'ouest de la France, les Sarrasins, auxiliaires de Pépin II, que Charles le Chauve avait chassé de l'Aquitaine, pillaient les provinces méridionales de la France, et surtout la Provence, et les Hongrois, successeurs des Huns et des Avars, allaient arriver par l'est, dévastant tout sur leur passage. Sous cette triple pression, la France se démembrait : Hérispoé prenait en Bretagne le titre de roi ; l'Aquitaine tour à tour française et indépendante, restait française, mais les vrais maîtres du pays étaient déjà Raymond, comte de Toulouse, qui dominait aussi sur le Rouergue et le Quercy ; Walgrin, comte d'Angoulême ; Sanche Mitarra, duc de Gascogne, avec Bordeaux pour capitale ; Bernard, marquis de Septimanie ; Rainulf, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers ; Bernard Plantevelue, comte d'Auvergne, qui tous fondèrent des maisons héréditaires. Au nord de la Loire, Charles avait de même été contraint de constituer pour Robert le Fort le grand-duché de France, d'où la troisième race sortira ; au nord de la Somme, le comté de Flandre en faveur de son gendre Baudouin Bras de Fer ; et entre la Loire et la Saône le puissant duché de Bourgogne pour Richard le Justicier.

Charles le Chauve, si faible chez lui, n'en était pas moins ambitieux ; quoique ne pouvant défendre ses propres États, il chercha à en acquérir d'autres. Il s'empara de la Provence à la mort de son neveu, fils de Lothaire, et partagea avec son frère, Louis le Germanique, la Lorraine, héritage d'un autre fils de Lothaire. Il essayait ainsi de reconstituer la France que le traité de Verdun avait mutilée. Il ambitionna bientôt la couronne impériale que la mort de l'empereur Louis II laissa vacante en 875, se la fit donner à Rome par le pape, prit au retour celle des Lombards, à Milan ; et, son frère Louis le Germanique étant mort, il prétendit encore ajouter ses États aux siens, mais il fut battu près d'Andernach par un des fils de ce prince. Pendant ce temps, les Northmans prenaient Rouen dégarnie de troupes. Bientôt l'Italie lui fut disputée par un de ses neveux. Pour décider ses vassaux à le soutenir dans cette querelle, il les réunit à la diète de Kiersy-sur-Oise, et y signa un capitulaire qui reconnut en droit l'hérédité des fiefs et des offices. Cet acte dépouillait à la fois la royauté des pouvoirs qu'elle avait conférés et des terres qu'elle avait temporairement cédées. Il constituait l'hérédité des fonctions publiques. Charles mourut dans cette expédition d'Italie au pied du mont Conis.

Son fils Louis le Bègue, roi d'Aquitaine depuis 867, lui succéda comme roi de France, et fut sacré à Compiègne par l'archevêque de Reims, Hincmar, le membre le plus éminent du clergé de ce temps. Pour se concilier les grands, il leur abandonna une partie des domaines qui restaient encore à la couronne, concession que ses deux fils Louis III et Carloman, qui régnèrent conjointement après sa mort prématurée (879), multiplièrent encore. La situation devenait chaque jour plus triste. Le duc Boson se fit proclamer, en 879, roi de Provence, et ils ne purent le renverser ; la Lorraine française retourna à l'Allemagne. Deux victoires sur les Northmans, notamment celle de Saucourt en Vimeu, jetèrent pourtant un peu de gloire sur le nom de ces princes. Mais, en 882, Hastings se fit abandonner le comté de Chartres, et Carloman donna de l'argent aux autres pour les renvoyer. Les deux rois moururent à peu de distance l'un de l'autre par suite d'accidents ; Louis en 882, Carloman en 884. Leur frère, Charles le Simple, fut évincé par les grands qui mirent à sa place un petit-fils de Louis le Débonnaire, Charles le Gros, alors empereur et roi de Germanie. Tout l'héritage de Charlemagne se trouva réuni dans ses mains ; il ne sut pas le défendre contre les Northmans ; il céda la Frise à un de leurs chefs. Un autre, le fameux Rollon, prit Rouen et Pontoise, tua le duc du Mans, et rejoignit par le nouveau comte de Chartres, l'ancien pirate Hastings, marcha sur Paris. Les habitants, encouragés par leur évêque Gozlin, et par leur comte Eudes, fils de Robert le Fort, et comme lui duc de France, résistèrent pendant treize mois. Charles le Gros vint jusqu'à Montmartre avec une armée nombreuse ; mais, au lieu de combattre, il acheta la retraite de l'ennemi. On s'indigna de tant de lâcheté ; l'empereur fut déposé à la diète de Tribur (887), et depuis ce jour l'Allemagne, l'Italie et la France n'ont plus jamais eu un maître commun. L'empire carlovingien était irrévocablement démembré ; ses débris avaient servi à former sept royaumes, France, Navarre, Bourgogne cisjurane, Bourgogne transjurane, Lorraine, Italie et Germanie.

Mais ce n'était pas seulement l'empire qui était démembré, c'était aussi le royaume et la royauté. L'hérédité des fiefs et des bénéfices avait couvert la France d'une multitude de petits rois. Ainsi, en 887, le duc de Gascogne possédait presque tout le pays au sud de la Garonne ; les comtes de Toulouse, d'Auvergne, de Périgord, du Poitou et du Berry, les provinces entre la Garonne et la Loire. A l'est et au nord de ce fleuve tout appartenait au comte du Forez, au duc de Bourgogne, au duc de France et aux comtes de Flandre et de Bretagne, qui exerçaient sur leurs terres tous les droits régaliens. Au roi,

il ne restait que quelques petits comtés, quelques villes qu'il n'avait pas encore été contraint de donner en fiefs.

## XXVII.

ROYAUTÉ D'Eudes et de Raoul. — ENTREPRISES AYANT POUR BUT DE SUBSTITUER UNE NOUVELLE DYNASTIE A CELLE DES CARLOVINGIENS. — TRANSFORMATION DU POUVOIR ROYAL. — RÈGNES DE HUGUES CAPET ET DE SES TROIS PREMIERS SUCCESSIONS (888-1108). — LEUR ALLIANCE INTIME AVEC L'ÉGLISE. — ÉTABLISSEMENTS DES NORTHMANS EN FRANCE.

Après la déposition de Charles le Gros, on élut pour roi le comte Eudes, qui naguère avait si bien défendu Paris contre les Northmans. Il était fils de ce Robert le Fort, célèbre, sous Charles le Chauve, par ses services contre les mêmes ennemis, et ancêtre de tous les Capétiens; mais il ne fut reconnu que par les seigneurs d'entre Loire et Meuse; un autre roi avait été couronné par l'archevêque de Reims, c'était Charles le Simple, fils posthume de Louis le Bègue. Cette élection d'Eudes commença une lutte qui dura un siècle entre l'ancienne maison royale et une maison nouvelle, entre les Carolingiens et les Capétiens.

Des victoires firent respecter l'autorité d'Eudes à ses nombreux ennemis : il força le duc d'Aquitaine à le reconnaître pour roi, battit Charles le Simple, qu'il obligea de se contenter d'un apanage, et tua aux Northmans, dans la forêt de Montfaucon, en Argonne, dix-neuf mille hommes. Cette victoire ne leur fit pas lâcher prise; tandis que les Sarrasins s'établissaient, en 889, à Fraxinet, dans la Provence, les Northmans s'emparaient définitivement d'une partie de la Neustrie. Rollon, leur plus fameux chef, prit Saint-Lô, Bayeux, Évreux. Eudes mourut à la Fère, à peine âgé de quarante ans. Son frère, Robert, hérita de son duché de France (898); et Charles le Simple, son compétiteur, fut élu roi.

Charles le Simple est célèbre par ses malheurs. En 912, il céda à Rollon la province qui prit le nom de Normandie, et que le nouveau duc rendit florissante par une sage administration. Ce traité, signé à Saint-Clair-sur-Epte, mit fin à des courses dévastatrices qui duraient depuis un siècle. Les nouveaux maîtres du pays se mêlèrent aux anciens habitants et oublièrent rapidement leur langue et leur férocité. Charles le Simple avait donné à Rollon sa fille Gisèle, à condition qu'il renierait Odin. Le nouveau duc se fit baptiser à Rouen, et ses compagnons l'imitèrent.

En cette même année 912, les Lorrains se donnèrent à Charles; mais sa faiblesse, ses complaisances pour des favoris irritèrent les grands. Ils voulurent l'obliger à renvoyer son ministre Haganon (920). En même temps les Lorrains lui reprirent le titre qu'ils lui avaient donné. En 922, Robert, duc de France, fut couronné roi; une rencontre eut lieu l'année suivante entre les deux princes, près de Soissons. Charles fut battu, mais son rival fut tué. Il n'y gagna rien; le gendre de Robert, Raoul, duc de Bourgogne, le remplaça.

Malgré les secours de la Germanie, Charles le Simple ne put ressaisir la couronne. Fait prisonnier en trahison par Herbert, comte de Vermandois, il fut enfermé dans le château de Péronne, où il mourut en 929. Raoul régna sept ans encore obscurément. En 926 il avait repoussé une invasion de nouveaux barbares, les Hongrois, qui arrivaient par l'est, comme les Northmans étaient venus par le nord et par l'ouest, et les Sarrasins par le sud. L'abandon fait à Rollon de la Normandie, et à d'autres chefs de Tours, de Chartres, de Blois et de Senlis, avait mis un terme aux ravages des pirates du Nord. Quant aux Sarrasins, la Provence seule en souffrit beaucoup. Ils s'y maintinrent pendant quatre-vingt-quatre ans. Leur principal établissement était au village de Fraxinet (la Garde-Freyner, dans le Var); il ne leur fut enlevé qu'en 973. Les Hongrois, plus nombreux et plus terribles, ne firent heureusement que de rares apparitions en Lorraine, dans la Bourgogne et jusque dans l'Aquitaine. L'Allemagne se chargea de les arrêter.

A la mort de Raoul (936), Hugues le Grand, son beau-frère, duc de France, c'est-à-dire de presque tout le pays entre la moyenne Loire et la Marne, rappela d'Angleterre un fils de Charles le Simple, Louis IV, appelé à cause de cette circonstance, d'Outre-mer. Son activité, son courage furent inutiles. Il obtint l'appui de quelques seigneurs jaloux de la puissance du duc de France. Mais, quand il essaya d'attaquer directement celui-ci, Hugues le retint une année captif, et ne lui ouvrit les portes de sa prison qu'après s'être fait donner la ville de Laon, la seule qui restât au malheureux prince. Louis se plaignit au pape et à l'empereur; et un concile excommunia le duc de France qui brava toutes les menaces. Cet appel à des princes étrangers, dont Charles le Simple avait déjà donné l'exemple, acheva de rendre nationale au moins dans la France du nord l'opposition faite par la maison capétienne aux derniers rois du sang de Charlemagne.

Louis IV mourut en 954. Hugues le Grand, son beau-frère, ne voulut pas de cette couronne de France qu'il eût pu prendre aisément; il la donna à son neveu Lothaire, fils de Louis IV. Celui-ci, par une attaque imprudente sur la Lorraine, amena soixante mille Alle-